



Le bulletin

Numéro 115 - janvier 2019

Numéro spécial réalisé
en association avec



*De Condate
à Lyon
Confluence*

Une statue pour Soufflot, l'architecte de l'Hôtel-Dieu



Une statue pour Jacques-Germain Soufflot, architecte lyonnais

C'est en évoquant l'œuvre lyonnaise de Soufflot que Martine Dupalais, présidente de l'association De Condate à Lyon Confluence, et SEL ont décidé de s'associer pour proposer l'installation d'une statue de ce grand architecte face au Grand Hôtel-Dieu, magnifique bâtiment dont il est l'auteur. Un hommage que Lyon lui doit bien. La rencontre avec le sculpteur Pascal Coupot a permis de donner forme à ce projet et de proposer la réalisation de la statue dont nous détaillons les caractéristiques dans ce bulletin rédigé en collaboration par DCLC et SEL.

Prétendre que Jacques-Germain Soufflot est un architecte lyonnais peut paraître incongru lorsque l'on sait qu'il est né en Bourgogne, qu'il est mort à Paris et que l'œuvre qui lui a valu une notoriété internationale est le Panthéon. C'est cependant dans notre ville que son talent a été révélé et c'est encore à Lyon et ses alentours qu'il a réalisé une partie essentielle de sa remarquable carrière.

En 1733 (il a vingt ans), sur le chemin de Rome, il séjourne quelque temps à Lyon et noue des contacts avec Ferdinand Delamonce, architecte en charge de la construction de l'église Saint-Bruno. De retour de la ville éternelle en 1738 il renonce à s'installer à Paris

après avoir constaté que le jeune Louis XV n'avait ni les moyens, ni la volonté de financer de grands travaux. Conforté par le soutien du duc de Villeroy, gouverneur du Lyonnais, du cardinal de Tencin, archevêque de Lyon et alors que Delamonce vient de renoncer à sa vie professionnelle il fait le choix de vivre et travailler à Lyon où il aura sa résidence principale pendant dix sept ans de 1738 à 1755.

Il y réalisera l'Œuvre considérable que nous détaillons dans les pages qui suivent. Son talent reconnu par le marquis de Marigny, frère de la marquise de Pompadour, il quitte en 1755 Lyon pour Paris où il assure, entre autres, la construction de l'église Sainte-Geneviève, le futur Panthéon. Il conserve cependant jusqu'à sa mort en 1780 des contacts réguliers avec Lyon où il intervient encore notamment dans les quartiers Saint-Clair, Brotteaux et Perrache. En 1773 il est nommé contrôleur des Bâtiments et Embellissements de Lyon.

L'Hôtel-Dieu de Lyon, sans doute son œuvre la plus accomplie, sera une source d'inspiration pour le Napolitain Fernandino Fuga, architecte de l'Albero dei Poveri et le Londonien William Chambers architecte de la Somerset House. Pérouse de Monclos affirme, dans l'ouvrage qu'il lui consacre, que Soufflot a plus fait pour l'urbanisation de Lyon que pour celle de Paris et considère qu'il est avec Ange-Jacques Gabriel l'architecte français le plus brillant du XVIII^e siècle

On voit combien les liens noués entre Soufflot et la ville furent étroits et productifs.

Il serait bienvenu de mettre à profit la superbe restauration de l'Hôtel-Dieu pour rendre à cet immense artiste l'hommage qu'il mérite. Sa statue, édifée dans l'un des espaces publics proche de ce bâtiment emblématique de Lyon, marquerait la reconnaissance de la ville à ce grand architecte

La création d'un monument selon le concept de la mémétique (soit une sculpture figurative de taille légèrement supérieure à celle de son sujet et implantée directement dans le sol, sans socle ni piédestal) est une tendance qui s'est propagée au cours des trente dernières années un peu partout dans le monde comme le prouvent les exemples choisis pour illustrer cette affirmation. C'est la proposition faite par le sculpteur Pascal Coupot pour immortaliser Soufflot. Proposition que nous souhaitons voir devenir réalité.

Jean-Louis Pavy

SOMMAIRE

Une statue pour Jacques-Germain Soufflot, architecte lyonnais	p. 02
Jacques-Germain Soufflot, architecte des Lumières	p. 05
Les réalisations lyonnaises de Jacques-Germain Soufflot	p. 07
Les autres réalisations de Jacques-Germain Soufflot	p. 17
Les (rares) hommages de Lyon à Soufflot	p. 20
Quand le sculpteur Pascal Coupot découvre Soufflot et l'Hôtel-Dieu	p. 21
Le « selfie de Soufflot » au jeu des questions-réponses de Pascal Coupot.....	p. 23
À Besançon, les Lyonnais (d'adoption) du sculpteur Pascal Coupot à l'honneur	p. 27
Bibliographie	p. 28

**Quelques exemples
de statues mémétiques
dans le monde**



Seul exemple de mémétique à Lyon - *Freud reçoit sur son divan les usagers des TCL* devant l'Hôpital Saint Jean de Dieu, route de Vienne.



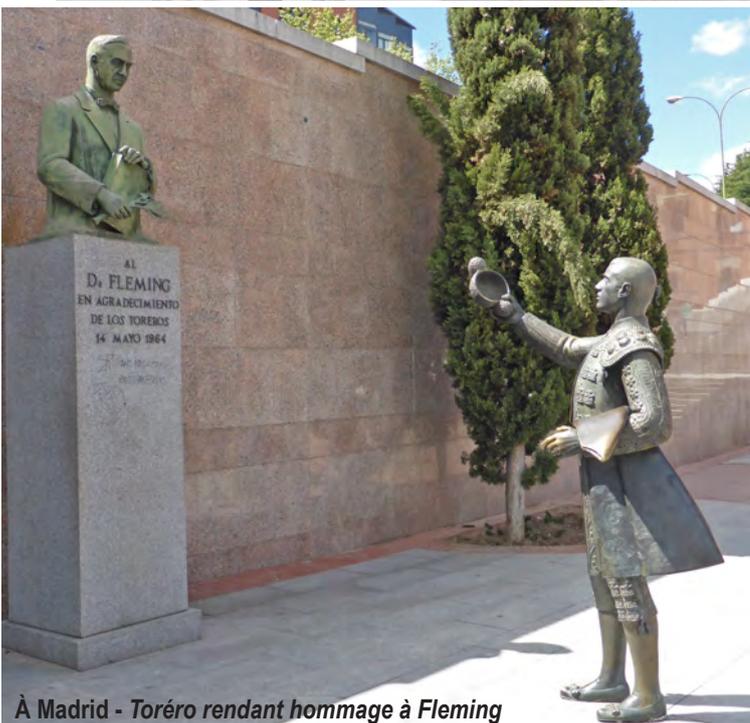
À Liverpool - *Les Beatles*



À Kansas City - *Benjamin Franklin*



À Lisbonne - *Fernando Pessoa*



À Madrid - *Toréro rendant hommage à Fleming*



À Paris - *Aux Travailleurs Chinois pendant la Première Guerre Mondiale*, devant la gare de Lyon



À Barcelone - Antoni Gaudí



À Dublin - James Joyce



À Malaga - Picasso,
avec sa maison natale en arrière-plan



À Oviedo - La laitière



À Stockholm - Un petit garçon prénommé Olle,
la plus petite statue de la ville



À Oviedo - La Regenta



À Budapest - Ronald Reagan



À Calais - Charles et Yvonne de Gaulle

Jacques-Germain Soufflot, architecte des Lumières

Issu d'une vieille famille bourguignonne, Jacques-Germain Soufflot naît à l'aube du siècle des Lumières, en 1713, à Irancy, près d'Auxerre.

Son père, avocat au parlement de Bourgogne, le prédestine au droit, mais l'attrance pour l'art de bâtir dont fait preuve le jeune Soufflot le convainc de lui laisser faire ses Humanités à Paris.

À 18 ans, bien décidé à s'engager dans cette voie, Jacques Germain prendra son destin en main et partira à Rome avec l'argent d'une lettre de change destiné à son père.

Autodidacte, provincial, n'appartenant pas à une famille de bâtisseurs ou d'architectes, il va pourtant constituer autour de lui un réseau de personnages importants dont le Duc de Saint Aignan qui lui permettra, sur ses recommandations, d'être admis à l'Académie de France à Rome.

Faisant preuve d'un don certain pour le dessin d'architecture, il formera son goût et développera sa technique arpentant inlassablement la ville éternelle, gagnant l'estime des plus grands artistes et mécènes. Lors de ses sept années, il va lier connaissance avec des Lyonnais influents, l'abbé Antoine de Lacroix Laval et le Cardinal de Tencin qui lui ouvriront ensuite les portes de la ville et de sa société.

Lorsqu'il arrive à Lyon en 1738, il est accueilli comme un jeune prodige. Il saura mettre à contribution ses bienfaiteurs rencontrés à Rome.

Qu'il remporte peu de temps après son arrivée une importante commande publique, la grande façade de l'Hôtel-Dieu, et privée, l'Hôtel de Lacroix Laval, peut paraître surprenant. En effet, si Soufflot s'est distingué par la qualité de ses dessins d'architecture il n'a jamais rien construit. De plus, son admission dès 1739 à l'Académie des Beaux-Arts de Lyon marque son adoubement par l'élite de la société lyonnaise et sert de tremplin à sa fulgurante ascension. Il y fera, en 1741, un étonnant *Discours sur l'Art gothique* qui ne présume en rien du rôle prépondérant qu'il jouera dans l'avènement du classicisme en France.

Pendant plus d'une dizaine d'années son activité à Lyon sera intense jusqu'à son départ pour Paris où il sera reçu à l'Académie Royale d'Architecture avant de partir à nouveau en Italie. Cette fois non comme un voleur,



Portrait de Soufflot, par Louis-Michel van Loo, 1767

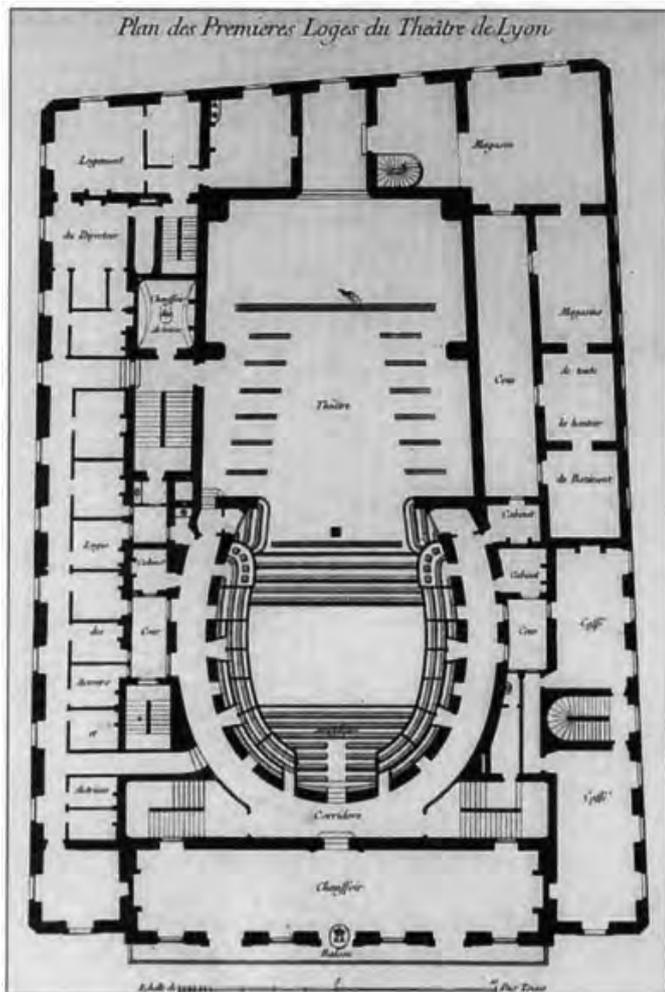
mais officiellement, choisi par Mme de Pompadour, la favorite du roi Louis XV, pour accompagner son frère, le futur marquis de Marigny, afin de l'initier au « *Beau* ». Leur périple italien va durer deux ans, de Turin à Rome, en passant par Vicence... Deux années pendant lesquelles Soufflot approfondira ses connaissances architecturales, notamment de l'art grec qu'il apprécie particulièrement. En Campanie où les temples de Paestum viennent d'être découverts, il observe, mesure, décrit. Il s'intéressera également aux théâtres...

À son retour, en 1751, Soufflot reprend ses activités au sein de notre cité tout en effectuant de nombreux déplacements à Paris.

De nouveaux projets l'attendent dont le grand théâtre de Lyon, premier théâtre à l'italienne de France.

Puis en 1755 il part s'installer à Paris où il réalisera son chef d'œuvre, l'église Sainte-Genève, futur Panthéon, édifice d'une grande complexité, qui lui vaudra d'être anobli en 1757.

Mais tout au long de sa carrière royale, son attachement



Plan du Théâtre de Lyon, relevé par Sellier et Neufforge, BnF

pour notre ville ne faiblira pas, comme l'attestent les foisonnants échanges épistolaires avec son ancien élève puis associé et ami, Jean-Antoine Morand. Pendant plusieurs dizaines d'années, il noircira des pages entières ou des bouts de papier de son écriture dynamique, parfois brouillonne, qui trahit une pensée plus rapide que la main.

En outre, depuis Paris il continuera à superviser tous les projets urbanistiques lyonnais. En effet, le Consulat lui demandera son avis sur les travaux d'agrandissements de la ville vers le Sud et en 1776 il paraphera les plans du quartier des Brotteaux projeté par Morand. Resté célibataire, il mourra aux Tuileries en 1780, où il vivait en compagnie de son cousin.

Il repose aujourd'hui au Panthéon.

Grand théoricien de l'architecture, ses nombreux travaux témoignent de son activité de recherche architecturale novatrice mêlant la quintessence des différentes techniques utilisées au cours des siècles passés. Jacques Germain Soufflot a ouvert la voie au classicisme qu'il qualifiait « d'ordre imposé par la nature » en abandonnant le style rocaille dont la France se lassait.

Les édifices qu'il a réalisés ont marqué l'histoire de l'architecture française, même si certains ont disparu depuis ou ont été fortement remaniés. Pour autant il ne se coupera jamais du terrain, choisissant lui-même les pierres dans les carrières, s'inquiétant de la condition des ouvriers que ce soit sur ses chantiers ou en tant que directeur de la Manufacture Royale des Gobelins.

Jacques Germain Soufflot était un architecte humaniste, complètement en adéquation avec son époque. Dès le XVIII^e siècle, la ville consciente de son apport considérable a créé le titre de « Contrôleur Général des bâtiments et des Embellissements de la ville de Lyon » afin de l'honorer, titre qu'il sera le seul à porter.

Aujourd'hui au XXI^e siècle, notre ville se doit de lui rendre hommage au-delà de la petite rue qui porte son nom vers la place du Change. Et l'ouverture du Grand Hôtel Dieu est une trop belle occasion pour ne pas la saisir.

Épithaphe de J.-G. Soufflot

*« Pour maître dans son art,
Il n'eut que la nature;
Il aima qu'au talent on joignit droiture,
Plus d'un rival jaloux qui fut son ennemi,
S'il eût connu son cœur, eût été son ami. »*



Façade principale du Panthéon de Paris, projet (réalisé) de J.-G. Soufflot, Paris BnF, cabinet des estampes

Martine Dupalais

Les réalisations lyonnaises de Jacques-Germain Soufflot

En plein cœur du siècle des Lumières, Jacques-Germain Soufflot va jouer un rôle considérable dans la physionomie de notre ville. Pourtant, ses réalisations lyonnaises restent méconnues du grand public, si ce n'est la grande façade de l'Hôtel-Dieu et son dôme dominant le Rhône. Pour comprendre l'architecture de Soufflot, il faut faire sienne sa vision. Cette vision globale de chaque édifice qu'il inscrit dans un territoire le reliant de ce fait à l'ensemble de la ville, le rendant indissociable de l'urbanisation naissante de celle-ci.

À cette époque Lyon est à l'étroit dans ses remparts. La démographie galopante, l'installation de nouvelles fabriques et industries, sans oublier les grandes familles bourgeoises qui souhaitent s'établir dans des lieux plus aérés et spacieux, tout concourt à la réalisation des nombreux projets d'agrandissement qui circulent depuis la fin du XVII^e siècle. Cette extension de la ville au XVIII^e siècle, Jacques-Germain Soufflot en sera l'ordonnateur, même après l'avoir quittée pour la capitale. Le quartier Saint-Clair, les plans de Morand pour les Brotteaux, ou encore ceux du prolongement de la Presqu'île proposés par Perrache, tous ces projets portent sa « griffe ».

1738- 1749 : la première période de Soufflot à Lyon

L' Hôtel de Lacroix-Laval, 1739

30 rue de la Charité

inscrit en 1957 au titre des Monuments historiques

À son arrivée à Lyon, Jacques-Germain Soufflot doit sa première commande à son protecteur, l'Abbé de La Croix, qui le présente à son frère, Jean de La Croix, seigneur de Laval, conseiller à la Cour des monnaies, qui souhaite édifier un hôtel particulier sur l'ancien rempart d'Ainay.

On peut admirer encore aujourd'hui cette belle demeure au 30 rue de la Charité, devenue le Musée des Arts Décoratifs et ouvert au public en 1925. Le bâtiment principal, entre cour et jardin, présente un rez-de-chaussée à perron surmonté de deux étages et de mansardes. En retour sur la cour, se trouvent les remises et écuries.

Après avoir gravi les degrés menant au perron, on accède au vestibule où s'étire un monumental escalier avec une rampe en fer forgé remarquable. Il semblerait que Soufflot soit également l'auteur des dessins de cette rampe. De vastes caves et des cuisines solidement voûtées supportent le bâtiment.

Son jardin a été transformé en parterre « à la française » et uni au Musée des Tissus en abattant l'ancien mur qui le séparait de l'Hôtel de Villeroy (Musée des Tissus).

L'Hôtel de Lacroix Laval est un des rares témoins de l'habitat noble lyonnais au XVIII^e siècle et le seul hôtel particulier de type parisien, rappelant les hôtels aristocratiques du Marais, que l'on puisse attribuer à Soufflot.

L'Hôtel-Dieu de Lyon, 1739

Classé M.H. dans sa totalité en novembre 2011

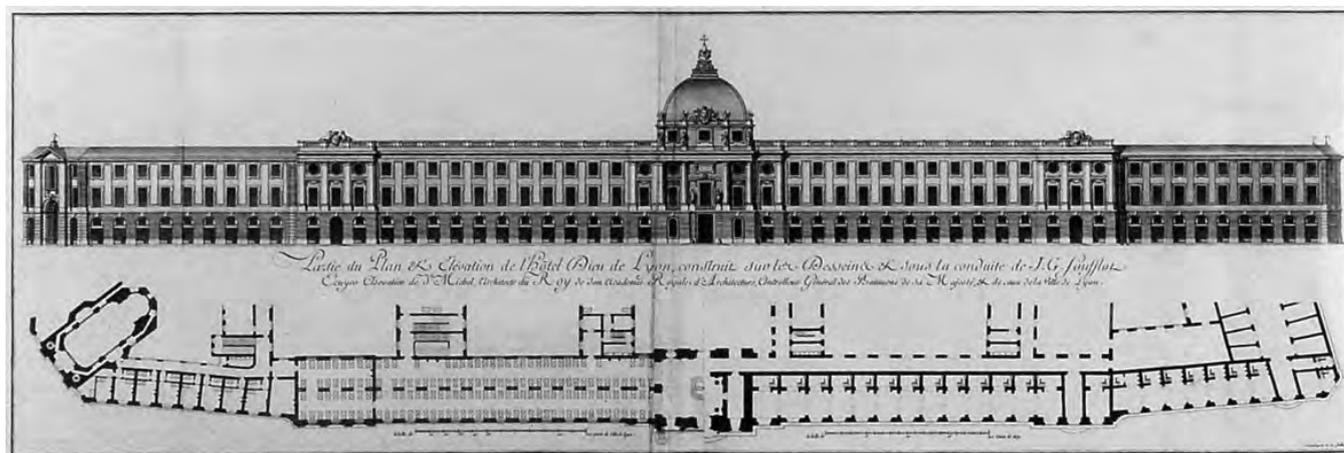
Le nom de Soufflot apparaît pour la première fois dans les comptes de l'Hôtel-Dieu le 9 avril 1739 pour l'établissement et les plans des bâtiments le long du Rhône. Certainement présenté aux recteurs par l'Abbé de La Croix, il triomphe de ses aînés et, malgré sa jeunesse, remporte la commande de cet édifice emblématique marquant l'entrée de la ville.

En effet, plusieurs architectes, dont Ferdinand Delamonce, qui a construit le nouveau quai de Retz (actuel quai Jean Moulin), ont déjà proposé des projets. Il lui succède ainsi à l'Hôtel-Dieu comme sur plusieurs chantiers.

Le programme est imposé par les recteurs qui souhaitent élever « un temple magnifique à l'humanité souffrante ». La façade de près de 400 m longeant le Rhône doit en imposer aux voyageurs arrivant du Dauphiné et empruntant le seul pont existant à cette époque pour



Cour de l'Hôtel Lacroix-Laval (photo du Musée)



Hôtel-Dieu, élévation de façade et plans des rez-de-chaussée et 1^{er} étage, gravure de F.-N. Sellier, vers 1770, BnF



Le grand dôme de l'Hôtel-Dieu, vers 1900 (AML) et actuellement (reconstruit dans les années 1960, d'après le plan de Soufflot)

traverser le fleuve. Avec cette immense façade, l'orientation de l'édifice change : il tourne désormais le dos à la Presqu'île, s'offrant au Levant.

La première pierre est posée le 3 janvier 1741. Pendant huit ans, Soufflot dirigera seul les travaux.

C'est à l'Hôtel-Dieu qu'il expérimente le concept qui deviendra sa marque de fabrique : réaliser une synthèse entre différents styles du passé afin de créer un style nouveau dont l'aboutissement sera l'église Sainte-Genève à Paris (actuel Panthéon). Ainsi, la Renaissance italienne se matérialise par l'utilisation d'un décor de guirlandes, de chutes de feuillage et mufles de lions comme ceux qui ornent la façade du Grand Dôme, elle-même rythmée par les verticales des avant-corps et des ordres où l'influence de l'architecture française est manifeste, des Tuileries de Philibert Delorme à Bulland au Louvre.

Le dôme qui fait autant office de chapelle que de cheminée d'aération, est très apprécié à Lyon depuis le XVII^e siècle, mais celui de Soufflot est unique par son ampleur. La construction des dômes qu'il a largement étudiée en Italie, s'avère très difficile à partir d'une certaine taille car les cintres de bois seraient démesurés. L'architecte utilise ici une « double coque », technique mise au point par Brunelleschi à Florence au XV^e siècle. En effet, la solution consiste à imbriquer deux structures

l'une dans l'autre de sorte qu'elles se soutiennent mutuellement.

La salle placée sous le dôme servait à l'origine de vestibule et s'ouvre sur le quai et sur la cour par deux portes cochères dont on peut encore admirer les ferrures d'origine. Elle est couverte d'une voûte surbaissée dont les arêtes sont soulignées par des bandeaux plats (dessin que l'on retrouve fréquemment chez Soufflot et ses collaborateurs notamment dans la Loge du Change ou la demeure d'Oullins).

Déjà, au XVIII^e siècle, les travées du rez-de-chaussée donnant sur le nouveau quai étaient occupées par des boutiques afin de rentabiliser la construction. À l'arrière, les corps de bâtiment perpendiculaires délimitent les cours.

Après le départ de Soufflot pour Paris en 1757, ce sont ses collaborateurs, Loyer et Munet, qui vont prendre la direction des travaux. Ils auront la malheureuse initiative de modifier le profil du dôme par rapport au dessin original, sans son approbation. Le dôme prévu à l'origine donnait à la façade une allure plus élancée et comportait d'élégantes lucarnes ainsi qu'un lanterneau pyramidal. L'intérieur de la coupole s'inspire du Panthéon de Rome avec des caissons habilement rétrécis pour une meilleure perspective.

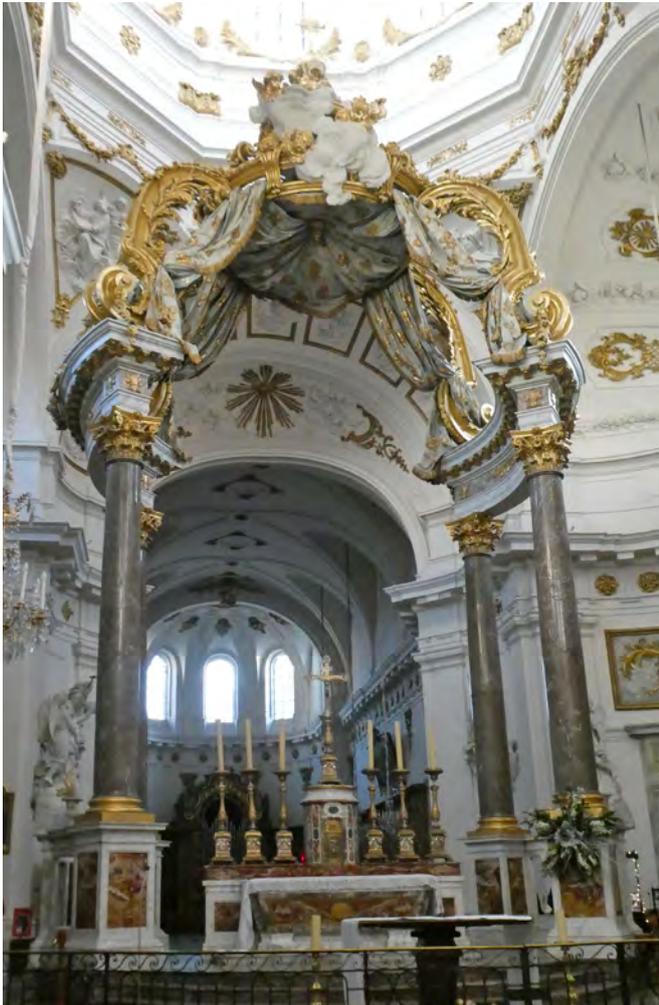
En 1761 le pavillon central est achevé, mais c'est une œuvre difficile car le bâtiment est immense et les fonds viennent à manquer. Il faudra plus d'un siècle pour réaliser l'œuvre de Soufflot dans sa totalité mais sans la chapelle prévue au sud. Ce n'est qu'en 1893 que la grande façade sera totalement achevée mais avec d'importantes modifications, notamment dans la partie méridionale avec le retour sur la rue de la Barre et le troisième dôme de l'Hôtel-Dieu, le dôme Pascalon.

L'Hôtel-Dieu de Lyon est une œuvre majeure de l'architecture française qui ouvre la voie au néoclassicisme de la fin du siècle dont Soufflot allait être un des pionniers. C'est son premier chef d'œuvre. En juillet 1749, il offre à l'Académie de Lyon et à chaque académicien la gravure de l'Hôtel-Dieu. C'est elle qui lui vaut d'être agréé à l'Académie Royale d'Architecture la même année puis, peut-être, d'être choisi par Mme de Pompadour pour accompagner son frère, le marquis de Vandières, futur marquis de Marigny, en Italie.

L'église Saint-Bruno des Chartreux, ancienne église de la Chartreuse du Lys Saint Esprit, 1742

classée M.H. 23 septembre 1911

Il est admis que l'intervention de l'architecte dans l'église actuelle de Saint-Bruno des Chartreux se limite à concevoir un décor baroque.



Le baldachin de l'église Saint-Bruno des Chartreux



Cadre de Soufflot pour l'Ascension de Trémolières

Pourtant, Jean Marie Pérouse de Montclos soumet une hypothèse intéressante selon laquelle Soufflot aurait envoyé de Rome, en 1733, un projet de dôme, une tour lanterne... Mais son nom n'apparaît dans les comptes qu'en 1742.

Dans cette église, il prend également la suite de Delamonce pour la décoration du chœur. Il supervisera la construction du baldachin, après avoir revu le projet de Servandoni, et dessinera les cadres des deux tableaux de Trémolières représentant l'Ascension et l'Assomption. Cette richesse décorative, à l'inverse de ce qu'il fera plus tard, convient parfaitement à cette église très éclairée par le dôme qui sert de repère dans la ville.

Soufflot et les demeures de plaisance

Dès les premières années de sa carrière lyonnaise, Soufflot conçoit également des demeures de plaisance et leurs jardins, nous citerons deux exemples : **le domaine de Château Bourbon**, dont il dessinera les plans des jardins voire la maison, à Saint-Laurent-d'Agnay, ou plus près de Lyon, **la maison de plaisance de La Rivette** qui domine la rive gauche de la Saône, près de l'île Barbe. Intimement liées à notre cité par leurs commanditaires, ces demeures servent de terrain d'expérimentation au jeune Soufflot. En effet, à La Rivette, élégante maison à flanc de colline, marquée par une forte



La maison de La Rivette (façade ouest)

similitude avec l'Hôtel de Roqueplane de Viviers, l'ordonnement des jardins jusqu'à la Saône annoncent avec 20 ans d'avance les jardins du château de Menars, près de Blois, qui s'étaleront jusqu'à la Loire. A la Rivette, il démontre de façon très ingénieuse son intérêt et sa maîtrise de l'hydraulique, atout supplémentaire pour sa carrière.

À Oullins, il réaménagera plus tard une autre demeure de plaisance pour un des personnages les plus influents de Lyon, le cardinal Pierre Guérin de Tencin, promu archevêque en 1741.

La réputation de Soufflot grandissant, le prélat fait appel à lui afin de réaménager l'ancien palais Saint-Jean, vétuste et mal commode ainsi que le château campagnard d'Oullins (aujourd'hui l'établissement Saint-Thomas d'Aquin).

1747 : Palais Saint-Jean (inscrit en 1957) et le château d'Oullins

De 1747 à 1749, le jeune architecte va superviser simultanément les travaux des deux chantiers sur lesquels travaillent les mêmes ouvriers. Urbaniste, il intègre le vieux palais Saint-Jean dans l'évolution de la ville en l'orientant sur le débouché du pont de l'Archevêché (actuelle avenue Adolphe Max) alors qu'il s'ouvrirait jusque-là sur la Saône. Ainsi, il transforme le palais épiscopal, composé de trois corps de bâtiments, en hôtel particulier en créant une entrée majestueuse dans la cour d'honneur qu'il flanque d'une galerie avec deux portiques, améliorant également la circu-

lation pour accéder à la cathédrale. Son projet d'origine prévoyait une aile sud à la place des grilles qui ne sera pas réalisée. On retrouve le talent de Soufflot dans le choix du bon emplacement pour le bel escalier bien galbé qui dessert les appartements du Cardinal, dont il aurait dessiné le décor de boiseries ornant notamment le grand salon qui subsiste encore aujourd'hui et accueille l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Lyon.

Le château d'Oullins, dont l'origine remonte au XVI^e siècle, a été construit pour Thomas de Gadagne. Il est situé dans un grand parc en bordure du Rhône et, comme à la Rivette, Soufflot aurait agencé le jardin avec ses terrasses, ses escaliers et ses fontaines. Malheureusement, il faut faire preuve de beaucoup d'imagination pour en restituer la splendeur passée car seul subsiste une partie des terrasses et du système d'adduction d'eau. Même si le travail de Soufflot est difficilement identifiable, on lui attribue la modification de la façade



Le palais Saint-Jean



L'ensemble du domaine d'Oullins, gravure de 1892, auteur inconnu



La façade actuelle du bâtiment principal du collège - lycée Saint-Thomas d'Aquin

avec ses ouvertures régulières et son fronton, l'inscrivant dans le renouveau architectural dont il sera l'une des figures de proue. La superbe voûte en parapluie du vestibule lui est aussi attribuée. Quant au magnifique portail, il s'agit certainement d'un remploi du XVI^e siècle.

Parallèlement, à partir de 1742, Jacques Germain Soufflot lance son grand projet d'urbanisme en bordure du coteau Saint-Clair, dont il dresse les plans, et qu'il dirigera jusqu'à son aboutissement. Ce qui lui vaudra, comme il le disait lui-même, de faire fortune.

Le quartier Saint-Clair, Soufflot et la spéculation immobilière

La première des opérations entreprises au XVIII^e siècle pour agrandir la ville est due à l'initiative de Jacques Germain Soufflot. Fortement liée à la création d'un nouveau port et d'un quai continu en direction de la Bresse, elle consistait à combler un bras du Rhône en contrebas de la colline Saint-Sébastien, afin de construire des immeubles sur le terrain ainsi gagné.

Dès 1742, il acquiert les premiers terrains de Saint-Clair

où il construit quelques années plus tard un modeste lotissement de trois immeubles, du 3 au 7 place Chazette. Il s'installera tout de suite dans ce nouveau quartier qu'il est en train de créer, comme Morand le fera aux Brotteaux et Perrache sur la Presqu'île. Mais pour réaliser son grand projet du quartier Saint-Clair il faudra près de 25 ans.

Ces travaux d'intérêt public liés à une notion nouvelle d'embellissement de la ville sont peu onéreux pour le Consulat qui loue Soufflot pour les « grandes économies » générées par son projet de nouvelles constructions, sans coûteuses expropriations, et financées par un système spéculatif. Ainsi, avec ses associés, l'architecte Munet et le négociant Millanois, il obtint le 22 octobre 1749 la concession dudit terrain et l'autorisation d'y édifier des immeubles. La majorité des acquéreurs des parcelles sont des architectes qui construisent des maisons destinées en grande partie à la location.

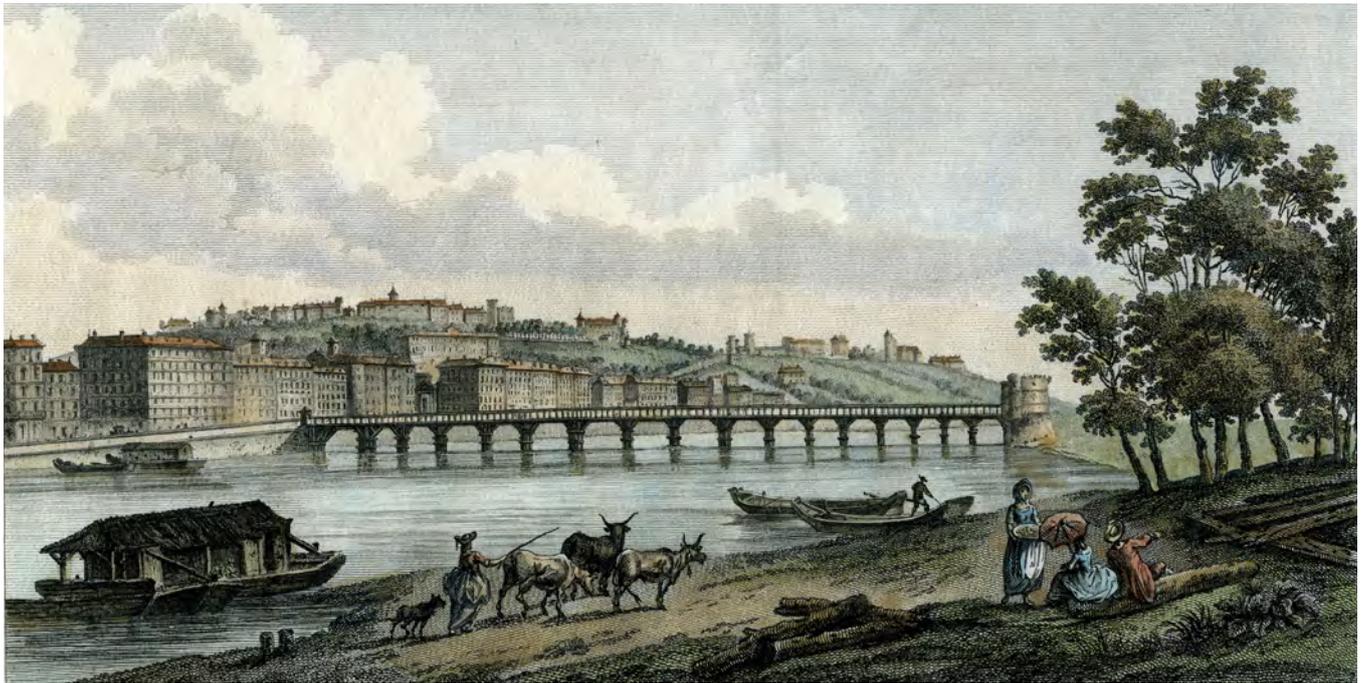
Si les architectes profitent de ses entreprises, Soufflot n'hésite pas non plus à placer de l'argent dans les leurs : Compagnie Perrache, canal de Givors, Pré et pont Morand, rien ne lui échappe.



Extrait du plan de Séraucourt, 1735 :
un bras du Rhône



Extrait du plan de Joubert, 1773 :
le quartier Saint-Clair est urbanisé



Vue du quartier Saint-Clair, à l'arrière du « pont de bois » (1^{er} pont Morand), gravure de Jean-Baptiste Lallemand, XVIII^e siècle



Immeuble du 7 place Chazette



Immeuble des 4, 3 place Chazette

L'Opération Soufflot, ce sont huit îlots bordant le nouveau quai dont un a disparu et un autre a été partiellement détruit. Ils sont divisés en seize immeubles à double entrée et de cinq étages maximum. Chaque îlot est centré sur une cour rectangulaire accessible par deux entrées selon le système des traboules lyonnaises.

À l'origine, un seul et vaste appartement occupant tout l'étage, une cage d'escalier centrale, éclairée par de vastes baies, donnait sur deux courettes. Mais le plus souvent, à chaque entrée correspond un escalier, de part et d'autre d'une large cour centrale, souvent bordée de hautes remises.

Il existe encore aujourd'hui une très grande unité de construction dans ce quartier peu connu des Lyonnais. Mais cette unité n'est pas synonyme d'uniformité comme en témoigne la succession des façades sur le quai Lassagne avec leurs différents décors.

A partir de 1757, J.A. Morand devient le principal associé de Soufflot. En effet, depuis le départ de ce dernier, appelé à Paris en février 1755, Morand a décidé de se fixer à Lyon où l'attendent, outre l'achèvement du quartier Saint-Clair, d'autres grands projets d'urbanisme.

Réaménagement de la loge du Change, 1747-1748

façade et retours classés M.H. en mai 1913,
le reste de l'édifice inscrit M. H. le 1^{er} juillet 2013

Cet élégant édifice est l'un des plus mal connus de Soufflot qui interviendra sur la Loge du Change de 1747 à 1750. Comme mentionné dans les archives municipales (délibération du Consulat de 1748), c'est Jean-Baptiste Roche « avec la caution de Soufflot » qui mènera les « travaux de réparation, de construction et d'agrandissement de la loge du Change ».



La loge du Change, gravure de Bellicart, après 1752, BnF

Le premier édifice a été construit par l'architecte Simon Gourdet entre 1631 et 1655. Au siècle des Lumières, les négociants demandent au Consulat de construire une loge plus grande car elle est vétuste et étroite. Soufflot, tenu par des contraintes économiques, doit conserver une partie de l'ancien édifice. Il l'intégrera si bien à la nouvelle loge qu'il a fallu attendre les années 1980 pour s'apercevoir qu'il n'était pas l'auteur de tout le bâtiment. Puisant son inspiration dans les loges municipales de l'Italie du Nord qu'il a étudiées, il porte le nombre de travées à cinq, et lui donne de la grandeur avec l'étage. Enfin, il orne les angles de statues représentant l'Europe et l'Asie par Perrache fils et l'Afrique et l'Amérique par Chabry fils.

Soufflot l'urbaniste inscrit là aussi la loge dans la ville en dégagant l'arrière du bâtiment et en faisant démolir les maisons adjacentes. Largement remaniée au XIX^e siècle lorsqu'elle est transformée en temple protestant, elle a perdu sa transparence et ses deux escaliers d'angle courbes, remplacés par un grand perron unique de Dardel.

À la loge du Change, l'architecte fait une nouvelle fois preuve de son inventivité en dessinant trois motifs du couronnement, dont les « *Horloges idéales de Soufflot* » avec le fameux cycloscopie (calendrier affichant la date du jour, le mois et l'année), jamais réalisé à l'époque mais reconstitué conformément à la gravure originale par l'horloger de Saint-Paul, Philippe Carry, et un groupement d'horlogers lyonnais, à l'occasion du passage à l'an 2000.

Le couvent des Génovéfains, 1748-1749

6 place saint Irénée

Si Soufflot a dessiné les plans de cet édifice, il dut en confier la réalisation à son élève, Toussaint Loyer, car il est choisi pour accompagner le marquis de Vandières en Italie. Les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève font appel à l'architecte pour construire des bâtiments plus vastes, car ceux existants ne suffisent pas à des religieux habitués à vivre dans le luxe. Le jardin accueille une terrasse, masquant tout le système hydraulique alimentant des bassins et des jets d'eau conçus par Soufflot.

Le bâtiment, tout juste achevé en 1789, sera presque entièrement détruit en 1793, puis reconstruit en 1811-1813 par Louis Cécile Flacheron, si bien qu'il est difficile aujourd'hui de retrouver sa conception originale.

1751-1755 : la 2^e période, Soufflot revient à Lyon

À son retour d'Italie en février 1751, Jacques-Germain Soufflot se réinstalle à Lyon, sa ville adoptive et reprend ses travaux. Il effectue néanmoins de nombreux déplacements à Paris.

Lors de ce second séjour il va construire à nouveau plusieurs édifices particuliers.

Les édifices privés

- Maison Melchior Parent, 1751-1758

L'abbé La Croix de Laval le présente à M. Parent, négociant drapier et futur co-fondateur en 1756 de l'école de dessin de Lyon. Ce dernier lui commande une maison sur l'ancienne place de l'Herberie, aujourd'hui située à l'angle des rues Chavanne et Longue. Soufflot dresse une maison de quatre étages avec de hautes fenêtres. Bien que remaniée, on peut noter que c'est la première apparition du style Louis XVI dans une construction privée à Lyon. Les plans de l'édifice, connus par une copie du XIX^e siècle, sont datés de 1751 et signés.

- Maison Perrachon, 1751

La même année, il exécutera également les dessins pour une maison appartenant à l'Hôtel-Dieu (plans dans les archives de l'Hôtel-Dieu) qui existe encore en partie au n° 18 de la rue du Bât d'Argent. On retrouve les mêmes cages d'escalier et les vastes paliers qu'affectionnent Soufflot, ainsi qu'une autre constante qui est la qualité des matériaux utilisés.

Le Théâtre de Lyon, 1753-1756

bâtiment disparu, détruit en 1826

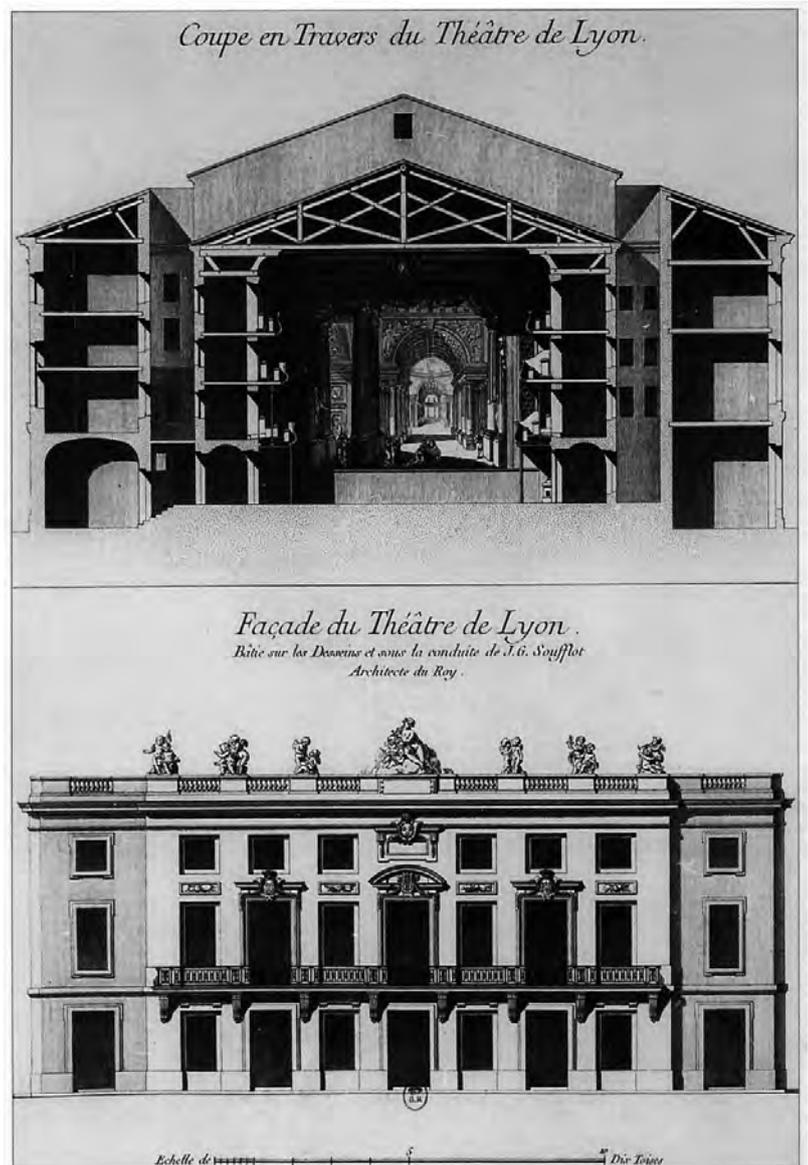
Dès 1739, il est question de reconstruire le théâtre de Lyon sur les jardins de l'Hôtel de Ville, mais le Consulat ne se décide qu'en 1753 et confie le projet à Jacques-Germain Soufflot qui, pour la première fois, est entièrement libre pour réaliser son œuvre.

Lors de son dernier voyage en Italie il s'est intéressé particulièrement aux théâtres et le 21 décembre 1753 il présente son projet à l'Académie de Lyon.

C'est ainsi qu'il va édifier le premier théâtre à l'italienne de France, s'inspirant de ceux qu'il vient d'étudier en Italie, notamment à Parme et à Vérone. La nouvelle construction prendra place dans les jardins de l'Hôtel de Ville, côté



La cage d'escaliers de la maison Perrachon



Le théâtre de Lyon de Soufflot,
coupe et façade, relevé par Sellier et Neufforge, BnF



**Le château
Lacroix-Laval**

Rhône, créant ainsi une place carrée fort agréable dans le quartier le plus commerçant de Lyon.

Soufflot a beaucoup appris au cours des années qui viennent de s'écouler, il est désormais un architecte d'expérience et il fait preuve d'une grande maîtrise dans ses plans lorsqu'il dessine une salle en forme d' « œuf tronqué » avec des galeries superposées pouvant accueillir jusqu'à 2 000 personnes. Pour la première fois en France, le public pourra entendre tout ce qui se dit et voir tout ce qui se passe sur la scène, tout en satisfaisant son désir de paraître.

La première pierre est posée en 1754, mais l'année suivante, Soufflot est désigné comme architecte de la nouvelle église Sainte-Geneviève à Paris par le Marquis de Marigny. Il confie alors le chantier à ses deux collaborateurs Jean-Antoine Morand et Munet.

Le Consulat choisit, en 1755, Antoine-Michel Perrache pour réaliser les sculptures du couronnement de la façade mais « *dans les proportions qui lui seront désignées par Soufflot* ».

Le Marquis de Marigny lui accorde de revenir à Lyon en 1756 pour achever certains arrangements de la salle, il sera donc présent à l'inauguration qui remportera un immense succès. Le public admire cette architecture simple et noble ainsi que la distribution et la décoration de la salle. Le choix du lieu, proposé par le Consulat, s'inscrit dans le prolongement de l'urbanisation du quartier Saint-Clair.

Ainsi, Soufflot développe un nouveau système de relation entre l'édifice public et son environnement voué au

commerce et aux loisirs qui essaimera dans les grandes villes du royaume.

La « *salle Soufflot* » sera démolie en 1826, laissant place au théâtre de Chenavard...

À Lyon et ses alentours, d'autres réalisations attestées ou attribuées à Jacques-Germain Soufflot

En 1760, la ville lui commande les plans du manège et du bâtiment de l'**Académie d'équitation**.

La Freta à Saint-Romain-au-Mont-d'Or

Soufflot serait l'auteur des plans des jardins et peut-être de l'habitation détruite de Pierre Poivre, Lyonnais d'origine qu'il fréquenta certainement à Paris et qui reviendra s'installer dans la région lyonnaise.

Le Château de Lacroix-Laval

Il serait une des dernières réalisations de Soufflot. Pourtant si la tradition orale et ses liens avec la famille lui attribue ce château, seul un plan de 1926 où l'on peut lire la mention « *selon les plans de Soufflot 1776* » permet cette attribution.

Il reviendra une dernière fois à Lyon en 1773, à la demande du Consulat qui souhaite son avis sur des travaux d'agrandissement de la ville vers le sud. Soufflot corrigera ainsi les plans de Perrache, réalisant un quadrillage plus rationnel.

Martine Dupalais

Les autres réalisations de Jacques-Germain Soufflot

La Charité de Mâcon, 1752-1762

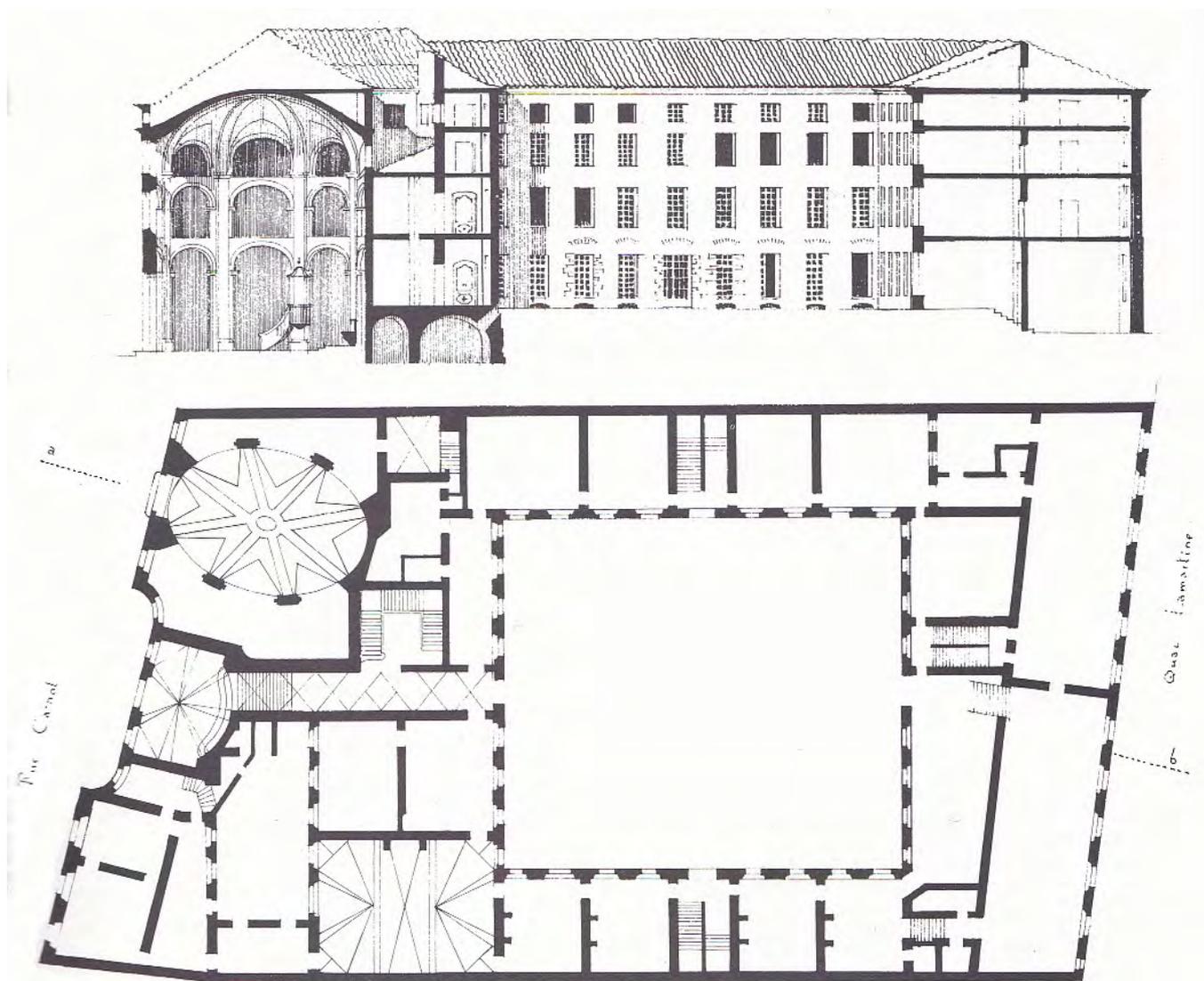
Classé M.H le 28 juin 2013

Au début du XVIII^e siècle, l'hospice de la Charité créé en 1621 sous l'impulsion de saint Vincent de Paul, présente des bâtiments disparates et vétustes installés depuis 1680 sur un terrain enclavé en bordure de Saône d'un côté et longeant la rue principale de la ville de l'autre côté.

Si Soufflot vient à Mâcon en juillet 1751 pour donner son avis sur l'état de ces bâtiments, il faut attendre janvier 1752 pour que les recteurs lui commandent les plans de sa reconstruction. Plans que celui-ci leur remet au printemps suivant. Les travaux commencent alors sous la direction d'un architecte mâconnais, Michel Minoya. Avec la Charité de Mâcon, Soufflot réalise un bâti-

ment fonctionnel à vocation sociale. En effet, depuis le XVII^e siècle, la vénérable institution est dédiée à l'accueil des plus pauvres, des vieillards et des orphelins afin qu'ils échappent à la mendicité. Tout en réalisant « un geste architectural », l'architecte tient compte des circulations intérieures et distribue les différentes ailes en fonction de leur utilisation.

Une fois de plus, à Mâcon comme à Lyon, Soufflot fait preuve de son talent d'adaptation à un site présentant de lourdes contraintes. Outre, le tènement restreint et oblique inscrit dans un tissu urbain dense, il doit tenir compte de l'étroitesse de la rue sur laquelle s'élève la façade principale, sans oublier les crues de la Saône. Sur un plan trapézoïdal, il conçoit quatre corps de bâtiments, chacun desservi par un escalier central, disposés autour d'une grande cour rectangulaire. Englobant



Hôpital de la Charité de Mâcon - Plan et coupe selon ab, M. Gallet, 1980

deux petites cours, un cinquième bâtiment fait la jonction avec la rue Carnot et rattrape l'obliquité du terrain. Il prévoit une élévation sur cinq niveaux mais seulement quatre sur la cour car il fait exhausser les caves, en utilisant les décombres des anciennes constructions, afin qu'elles soient à l'abri des crues.

La façade principale, donnant sur la rue Carnot, par laquelle on accède à l'hospice et à la chapelle est la plus complexe de par son traitement en trompe l'œil afin d'alléger la masse de l'édifice et d'atténuer l'impression d'enclavement. Sa symétrie, ainsi que celles des baies, ne laissent en rien présager de l'aménagement intérieur qui diffère totalement entre le côté gauche à un seul niveau avec la chapelle et le côté droit sur cinq niveaux de pièces.

Dans l'espace polygonal réservé pour la chapelle tournée vers l'extérieur, il inscrit une ellipse surmontée d'une coupole largement inspirée de l'architecture de la Renaissance italienne. Grâce à deux étages de tribunes, elle est également accessible directement depuis les chambres de l'hospice.

La marque de Soufflot se retrouve également dans les voûtements élaborés, voire complexes, auxquels il apportait toute son attention, notamment dans une des salles les plus imposantes de l'hospice, la cuisine qui présente un plafond voûté à quartiers rayonnants.

La Charité de Soufflot, témoin de l'architecture hospitalière du siècle des Lumières est en pleine reconversion puisqu'elle doit accueillir prochainement de nombreux logements et commerces ainsi qu'un espace culturel.

Le Panthéon, ancienne église Sainte-Geneviève

En 1744, Louis XV réchappe d'une grave maladie, il pense devoir sa guérison à l'invocation de sainte Geneviève, protectrice de Paris. En remerciement, il fait le vœu d'édifier un somptueux édifice sur la montagne Sainte-Geneviève. Le 6 janvier 1755, à la demande du roi, Marigny désigne Soufflot comme architecte pour réaliser ce projet.

Il propose un plan classique en croix grecque avec une coupole et une colonnade en façade, s'inspirant à la fois du Panthéon de Rome et des chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne comme le Tempietto de Bramante reprenant le motif de la tholos grecque (temple à colonnade circulaire) que l'on retrouve également à Londres dans la cathédrale Saint-Paul achevée en 1720. La construction de l'édifice commence en 1764, mais l'instabilité du sous-sol oblige l'architecte à réduire son plan puis à le modifier à la demande du clergé.

Cette œuvre colossale, techniquement novatrice lui valut de nombreux soutiens mais aussi de nombreuses critiques car dès le XVIII^e siècle des problèmes de structure firent leur apparition.

En effet, la hardiesse de la réalisation de Soufflot, notamment dans le dôme composé de trois coupoles de pierres emboîtées où il devra utiliser la « pierre armée » fragilise l'édifice. S'appuyant sur les connaissances des ingénieurs, parmi lesquels, l'excellent technicien de la construction, le Lyonnais Jean Rondelet, qui devint son collaborateur et son confident, Soufflot, bien qu'affecté, fera face à ses détracteurs sûr de ses choix que l'on peut qualifier d'éclectiques.

Il crée ainsi le témoin du renouveau classique intégrant l'harmonie de la Grèce antique, la structure des monuments gothiques savamment dissimulée et l'art de la stéréotomie poussé à son extrême.

C'est ainsi que, bien que décrié, ce chantier, grâce à l'audace de son architecte, a eu un impact fondamental sur l'architecture religieuse européenne.

À sa mort, en 1780, la base du tambour du dôme est en cours de construction. Puis la Révolution arrivant, le chantier est à l'arrêt. En 1791, alors que l'église Sainte-Geneviève est loin d'être achevée, l'Assemblée constituante décide d'en faire un temple funéraire dédié aux grands hommes. Il sera modifié par Quatremère de Quincy qui supprimera entre autres de nombreuses fenêtres, privilégiant la lumière zénithale afin de se rapprocher de l'atmosphère du Panthéon de Rome, dénaturant ainsi l'œuvre de Soufflot.

Martine Dupalais



L'intérieur du Panthéon



La maquette du Panthéon réalisée par Rondelet au XVIII^e siècle
Elle montre les 3 coupoles emboîtées les unes dans les autres.



Le Panthéon, 1794-1795, dessin de Jean-Baptiste Hilaire, BnF

Les (rares) hommages de Lyon à Soufflot

Lyon doit beaucoup à Soufflot. Mais la ville a-t-elle su lui témoigner la juste reconnaissance qu'elle doit à ses « grands hommes » ?

Il existe dans le Vieux-Lyon une rue Soufflot : un passage long de quelques mètres qui joint la rue Saint-Jean à la rue de Gadagne. Une modeste rue, un peu à l'écart, mal connue du public, mais dont l'emplacement a été judicieusement choisi. Elle longe la façade sud de l'ancienne Loge du Change que Soufflot a marquée de son empreinte. On peut imaginer qu'il est passé dans cette rue qui porte aujourd'hui son nom puisqu'elle existait déjà à son époque. S'il y revenait aujourd'hui serait-il surpris de découvrir son portrait peint sur la façade d'une agence bancaire ? Un portrait inspiré de celui de Louis-Michel van Loo (cf p. 5), avec quelques repères biographiques, en arrière plan la chapelle de l'Hôtel-Dieu et au dessus, dans un cartouche, une vue du grand dôme.

Très bonne idée que cette peinture. Malheureusement, sans être vraiment endommagée, elle est aujourd'hui marquée par des graffitis qui l'enlaidissent et la rendent peu lisible. Une rénovation serait nécessaire.

En cherchant bien, on peut découvrir un autre hommage de la ville à Soufflot : dans le 3^e arrondissement, à l'angle nord-est de l'avenue Lacassagne et de la rue Feuillat, deux peintures murales monumentales réalisées par CitéCréation en 1993 sont dédiées à l'histoire et aux grandes figures de la médecine lyonnaise. Par une heureuse inspiration de ses concepteurs, l'une des peintures associe les portraits de Soufflot et de Tony Garnier, deux architectes qui ont imaginé à deux siècles de distance des établissements pour malades, le grand Hôtel-Dieu pour l'un, et Grange Blanche, hôpital Édouard-Herriot pour l'autre. Rafraîchies et modifiées en 2012 après l'achat aux laboratoires Merck d'un des deux immeubles par la Croix-Rouge française, les peintures ont conservé la référence à Soufflot.

Mais Soufflot ne mériterait-il pas un autre hommage, plus marquant, avec une approche artistique originale, digne de sa mémoire et de l'œuvre remarquable qu'il a accomplie à Lyon ?

Michel Locatelli



Le trompe-l'œil de la rue Soufflot



Détail de la peinture de l'avenue Lacassagne

Quand le sculpteur Pascal Coupot découvre Soufflot et l'Hôtel-Dieu



Façade de l'Hôtel-Dieu

Pascal Coupot, sculpteur franc-comtois, fut fort étonné d'être contacté par Martine Dupalais et Jean-Louis Pavy et invité à venir à Lyon pour y étudier un projet de sculpture de l'architecte Jacques Germain Soufflot face à « son » Hôtel-Dieu.

Il faut dire que l'artiste jouit d'une certaine renommée à Besançon pour y avoir réalisé un bronze représentant Claude de Jouffroy d'Abbans non pas monté sur un pié-

destal mais campé sur le trottoir, sur le bord du Doubs (lire page 27). C'est cette dernière mise en situation qui nous intéresse, à l'image de ce qui existe ailleurs en Europe, aux Etats-Unis et même en Chine (voir pages 3 et 4).

À Pascal Coupot de laisser libre cours à son imagination et de présenter un projet compatible avec le site. Ce projet, il nous le détaille dans les pages suivantes.



Portrait de Soufflot, extrait de *Œuvres de Jacques-Germain Soufflot*, Bligny, 18^e s.



Pascal Coupot dans son atelier

Un talent affirmé et reconnu

Franc-Comtois, l'artiste est natif de Cirey, un village de Haute-Saône, où il vit toujours dans la demeure de famille au bord de l'Ognon. Il y travaille loin du tumulte de la ville. Agé de 58 ans, il se présente comme un autodidacte ayant « cette passion de créer de ses mains depuis l'âge de 6 ans ». Un passage aux Beaux-Arts de Besançon, où il avoue ne s'être guère attardé, le conforte dans sa vocation de sculpteur. Il se dit étonné aujourd'hui « d'être devenu à la mode sans le savoir » avec ses bronzes d'hommes célèbres à taille humaine fondus dans le paysage urbain et mis en situation. « *Pourtant cette pratique fait écho à d'autres réalisations. S'il y en a peu en France, elles sont nombreuses dans le monde* », ajoute-t-il.

Et Pascal Coupot en a créé de ces sculptures qu'il af-

fectionne. Ainsi cet « *Avocat allant plaider* », tout droit sorti d'un dessin de Daumier, dossiers sous le bras, robe au vent, s'avançant vers le palais de justice de Vesoul (Haute-Saône). Il y a aussi un Oppenheim à l'arrêt devant l'hôtel de ville de Hanau dans le Land de Hesse en Allemagne, cité où le peintre est né. Comment ne pas évoquer sa première commande publique, celle du village d'Orchamps-Vennes (Doubs) en 1997 : une paysanne revenant du puits et portant son seau d'eau et s'appêtant à traverser la place de la mairie. Cette dernière, Pascal aurait bien voulu la représenter nue avec des formes généreuses, la commune a écarté ce projet audacieux... depuis cette première mouture agrémente son parc. N'a-t-il pas assuré dans un entretien que « *l'humour est ce que je préfère manier* » ?

Jean-Pierre Philbert



Avocat allant plaider, commande de la municipalité de Vesoul (Haute-Saône)



Porteuse d'eau, commande de la municipalité de Orchamps-Vennes (Doubs)



Fumer mène au bout du rouleau, commande de l'Association de Lutte contre les Maladies Respiratoires, Besançon

Le « selfie de Soufflot » au jeu des questions - réponses de Pascal Coupot

Est-ce un parti pris de mettre vos personnages sur le même pied que les passants ?

Pascal Coupot : depuis l'Antiquité, les sociétés ont eu besoin de montrer des icônes, des modèles : (l'église avec ses saints, la royauté avec ses statues équestres, la république du 19^e s avec ses grands hommes. Elles l'ont toujours fait par le biais d'un socle ou d'un piédestal qui grandissaient le personnage, le hissant au-dessus du commun des mortels.

Ce type de représentation, de mon point de vue, ne peut plus avoir cours aujourd'hui, c'est pourquoi il est fondamental pour moi que le personnage sculpté s'ancre à même le sol à la même hauteur que ses concitoyens et semble marcher parmi eux, ce qui lui attire immédiatement un regard bienveillant de la part du public.

Nombreuses sont les personnes qui, voyant pour la première fois ma sculpture du marquis d'Abbans, ont cru à un mime, par l'aspect très réaliste du personnage sans doute mais peut-être plus encore par la présence d'une sculpture à un endroit inattendu, dans une attitude non posée et c'est précisément ce que je recherche.

Il demeure un problème de taille, non ?

Oui bien sûr ! Créer un humain parmi les autres implique une représentation à l'échelle humaine. Néanmoins, je réalise mes personnages légèrement plus grands que la réalité, non pour les grandir (même si indirectement cela leur donne plus de présence) mais parce qu'une sculpture qui serait strictement de même hauteur que son spectateur lui paraîtrait plus petite qu'une personne vivante. Nous ne percevons en effet pas les choses par notre seule perception optique mais par l'interprétation toute différente qu'en fait notre cerveau. Ainsi, le spectateur ne se rend pas compte du léger changement d'échelle mais au contraire a le sentiment d'une taille normale.

Le réalisme de vos sculptures est-il le résultat d'une technique particulière ?

L'effet recherché est délibérément une représentation très réaliste du personnage, que ce soit dans l'attitude, dans les aplombs, dans la vraisemblance ou dans les détails.

Ceci nous amène à choisir ce que l'on appelle un « lissé tendu », c'est-à-dire la disparition en surface de toute trace de texture, de modelage ou autre ; ce qui exige une reprise complète de la surface du modelage en terre, un ponçage du moule en plâtre, une reprise et



ponçage du tirage original en plâtre et enfin un ponçage de toute la surface du bronze lors du ciselage. Ce niveau de finition exige ainsi un temps et un niveau de travail conséquents.

Quel âge a Soufflot dans votre représentation ?

Né en 1713 et mort en 1780, Soufflot a construit sa réputation dans les années 1740-1750, grâce notamment au chantier de l'Hôtel-Dieu de Lyon, monument associé au présent projet de sculpture. C'est donc dans cette période qu'il me semble intéressant de le représenter, quand il est encore jeune et que l'on peut trouver une source iconographique avec le buste de Prévot (à 30 ans), le dessin de Cochin (à 44 ans) et la peinture de Van Loo (à 54 ans).

Son costume est de quelle époque ?

Les vêtements portés par la sculpture doivent évidemment correspondre à ceux que Soufflot pouvait porter à l'âge où il est représenté et à la mode de l'époque, en relation avec son rang social et ses moyens, avec un habit à la française type, en évitant tout excès.

Pourquoi le bronze ?

Pour ce type de projet en espace urbain, un seul matériau s'impose : le bronze ! C'est le seul matériau véri-

tablement résistant qui permet la reproduction précise d'une forme aussi complexe qu'un humain réaliste. Son aspect, même avec la patine du temps, lui confère un attrait particulier : il vieillit bien. Résistant et léger, il peut être déplacé facilement et replacé en cas de travaux de voirie par exemple. En cas d'accident ou de vandalisme, le bronze peut être restauré presque à l'infini dans la mesure où le modèle de référence en plâtre est conservé.

Vous faites plusieurs propositions d'implantation en cinq croquis de la sculpture...

Il s'agit ici de représenter un des plus grands architectes du 18^e siècle, qui a beaucoup travaillé à Lyon, où il occupa des fonctions importantes et où le monument le plus imposant et le plus célèbre parmi ses créations est l'Hôtel-Dieu. Il doit donc exister un lien visible et puissant de proximité entre la sculpture de Soufflot et cet édifice.

Entre la façade de l'Hôtel-Dieu et le Rhône, il y a les huit voies de circulation rapide qui limitent les possibilités d'implantation du personnage :

– contre la façade : ne devraient subsister qu'une ligne de parking pour arrêts-minute desservant l'hôtel aménagé dans l'édifice et un trottoir étroit à faible fréquentation ;

– sur le trottoir du quai face à l'Hôtel-Dieu : malgré le point de vue intéressant sur la façade, le quai est pris en sandwich entre les voies rapides et le Rhône et n'est guère emprunté par les piétons ;

– dans l'axe du pont de la Guillotière direction place Bellecour : perpendiculairement à la façade et contre son aile gauche, cet axe draine un flux permanent de piétons. Il est particulièrement indiqué, pour cette raison, mais aussi en lien avec la perspective d'ensemble sur la façade de l'Hôtel-Dieu. En outre, le soleil, toujours absent de l'axe sculpture/Hôtel-Dieu (nord) ne se retrouvera jamais face au spectateur ; en revanche, le cheminement du soleil offrira, tout au long de la journée, une palette d'éclairages variés. Sur cet axe, la zone intéressante va du premier tiers du trottoir nord du pont de la Guillotière au pas-



sage pour piétons enjambant les voies rapides ;

– sur le pont (croquis 1), l'espace immense et entièrement dégagé fournit un écran idéal, la sculpture se repère de très loin. Éloigné de la façade de l'Hôtel-Dieu, ce lieu permet une vue d'ensemble assez frontale donc moins déformée de la façade en arrière-plan de la sculpture (par rapport à un point plus rapproché). En revanche, si la Ville a pris le parti de dégager totalement cette surface, c'est peut-être pour une question de sécurité de circulation (piétons, vélos, trottinettes..) ;

– aux abords du premier passage pour piétons lorsqu'on vient du pont (croquis 2), les passants sont certes plus accaparés visuellement par le carrefour, la signalétique routière, les voitures, mais l'espace s'élargit avec le prolongement du quai. On arrive aux abords de l'Hôtel-Dieu même si la vue de l'édifice est en enfilade. Le choix d'implantation y est grand car la sculpture peut se ficher





volontairement en obstacle au bord du passage pour piétons comme n'importe quel passant ou s'en écarter pour laisser le passage dégagé si tels sont la volonté du commanditaire ou les impératifs de sécurité ;

– sur la zone de contact entre le pont et le quai (croquis 3 et 4) : là où le trottoir s'élargit brusquement quand le garde-corps métallique du pont s'arrête et se prolonge par un parapet en pierre qui, par une double courbe, élargit l'espace, avant de continuer le long du quai. Cet espace forme certes un angle mort depuis le pont mais il offre une aire de repos et un maximum de sécurité pour y accueillir la sculpture ;

– entre les passages pour piétons (croquis 5) : s'il est vrai que Soufflot se retrouve à présent juste au pied de son édifice, le lieu offre néanmoins de nombreux inconvénients. Il est pris entre les voies de circulation ainsi qu'en encorbellement sur les voies rapides donc ce lieu

est très bruyant ; la vision de la façade de l'Hôtel-Dieu devient maintenant paradoxalement anecdotique car nous nous retrouvons presque dans le même plan que celle-ci.

Pourquoi le selfie ?

Le cadre de la sculpture défini, il restait à trouver l'essentiel : le concept, qui associera le personnage de Soufflot, sa mémoire, son œuvre, son époque à présent révolue et la sculpture qui devra faire un lien avec le présent, avec les Lyonnais, les hommes et les femmes d'aujourd'hui, en résonance avec leurs préoccupations et modes de vie actuels.

C'est mon épouse qui a eu le déclic quand nous en parlions et a trouvé une idée qui me paraît excellente : le selfie !





Plutôt que de regarder directement la façade de son édifice, Soufflot lui tourne le dos et se met ainsi face au public pour se représenter à côté de son œuvre, dans un selfie très anachronique. Phénomène de société massif, le selfie manifeste que l'important ne semblerait plus tant de regarder une œuvre d'art ou un paysage naturel pour leur beauté intrinsèque mais pour ce qu'ils racontent de nous : le selfie consiste alors narcissiquement à prouver « qu'on y était ».

Ainsi, Soufflot mettant en relief le patrimoine que notre culture et les siècles passés nous ont légués, nous interroge aussi avec bienveillance sur ce travers comportemental actuel qui veut que plus l'individu se sent noyé dans la foule, plus il développe de pratiques destinées à le rassurer sur son importance propre.

Concernant l'orientation de la sculpture : si Soufflot contemplait directement la façade de l'Hôtel-Dieu, le spectateur ne pourrait voir l'un et l'autre en même temps. Par ce subterfuge du selfie, il tourne le dos à l'édifice, permettant au passant d'embrasser les deux vues du même regard (une approche de type carte postale idéale). Il invite aussi les passants à un moment de partage, à se photographier les uns les autres selon le scénario de leur choix, permettant un phénomène de mise en abîme.

La sculpture devient alors le centre d'une scène dans laquelle Soufflot invite les passants à se joindre à lui pour venir y jouer leurs propres rôles, immortalisés par leurs selfies.

Cinq croquis, cinq attitudes...

Cinq croquis permettent de visualiser l'aspect que pourrait prendre la sculpture dans son attitude et dans son environnement correspondant aux quatre points d'implantation évoqués précédemment.

J'ai volontairement varié l'aspect, les vêtements et l'attitude du personnage dans les croquis car le but n'est pas de se conformer à un trait de crayon sur le papier mais de trouver avec le modèle vivant, avec des recherches précises sur le vêtement et au moment du modelage de la sculpture, la meilleure finalisation possible.

Éviter que le passant se retrouve en présence d'un nain de jardin...

La ressemblance réelle et précise avec Soufflot, que personne n'a jamais vu depuis 240 ans, est moins importante à mon sens que l'attrance ou le charme que la sculpture peut présenter pour le spectateur. Si je me réfère d'ailleurs au portrait (fait de son vivant) qui me semble le plus rigoureux et détaillé qu'est le portrait de Louis-Michel van Loo (voir page 5), il m'apparaît très clairement que Soufflot présentait ce que l'on appelle un « bec de lièvre », infirmité que l'on opère systématiquement aujourd'hui mais qui était fréquente autrefois. Y a-t-il un intérêt à représenter cette infirmité même si elle le caractérisait dans sa vie réelle ? Je ne le pense pas.

Autre exemple, les hommes du 18^e siècle mesuraient généralement entre 1,60 m et 1,65 m. Avec le développement que j'ai énoncé dans ma démarche concernant le ressenti du spectateur par rapport à la taille de la sculpture, en respectant sa taille vraisemblable, le passant ne serait plus en présence d'un architecte mais d'un nain de jardin et ce seul détail suffirait à ruiner le projet. Le but de l'art est de transcender la réalité. Il faut parfois savoir passer par le faux pour faire apparaître le vrai.

**Propos recueillis par
Jean-Pierre Philbert**

À Besançon, les Lyonnais (d'adoption) du sculpteur Pascal Coupot à l'honneur

Le choix du sculpteur franc-comtois Pascal Coupot pour étudier un projet de statue de Jacques Germain Soufflot n'est peut-être pas dû au hasard. L'artiste jouit d'une certaine notoriété à Besançon pour y avoir réalisé et installé directement sur le trottoir, sans piédestal, un **marquis Claude de Jouffroy d'Abbans** de bronze sans piédestal sur le pont Battant, son regard songeur observant le Doubs, rivière où il expérimenta son premier bateau à vapeur en 1776, le Palmipède. C'est le même inventeur qui lança son Pyroscaphe, un bateau à roues à aube sur la Saône à Lyon, le faisant remonter la rivière depuis la primatiale Saint-Jean jusqu'à l'île Barbe devant plusieurs milliers de spectateurs en juillet 1783. Un Lyonnais d'adoption... La statue du marquis s'est aussitôt attirée la sympathie du public. Il n'est pas rare de la retrouver dés potron-minet, la joue couverte d'un baiser de rouge à lèvres ou coiffée d'un bonnet, affublée d'une écharpe ou d'un accordéon en bandoulière. Elle est certainement aussi, l'une des statues les plus connues de la ville et de par le monde car située sur le chemin du Centre de Linguistique Appliquée attirant des centaines d'étudiants étrangers chaque année, il est donc hors de question de quitter la ville sans une photo au côté du bronze.

Et le marquis n'est pas le seul bronze prenant la pose sur une place de Besançon faisant honneur à des célébrités lyonnaises. Les Frères Lumières sont natifs du Doubs avant d'être de la capitale des Gaules. Pascal Coupot a donc mis en scène dans la même cité un ensemble de bronzes célébrant leur premier film, « **L'Arroseur Arrosé** ». Les jardinier-tuyau-garnement-robinet sont installés sur la place Victor-Hugo, le tout au ras du sol comme le marquis ! Pour que l'illusion soit complète, l'arrosé se retrouve le visage inondé au gré des passages des badauds devant une caméra d'époque. Les frères Lumière, décidément, sont aussi des Lyonnais d'adoption !

L'arroseur arrosé



Statue de Claude de Jouffroy d'Abbans

Tous ces personnages ont donc été adoptés par les Bisontins, pour preuve même les pompiers ont photographié le marquis en situation pour leur prochain calendrier ! Même s'il fut remis pour cause de travaux de voirie, déplacé, il est revenu finalement au bord du Doubs. S'il lui est arrivé d'être fauché par un malotru, Pascal Coupot l'a remis sur pied, preuve que le marquis a l'airain solide !

Jean-Pierre Philbert



Le tombeau de Soufflot au Panthéon



Bibliographie

Jacques-Germain Soufflot ou l'architecture régénérée 1713-1780, collectif, Editions Picard, 2015

Jacques-Germain Soufflot, Jean-Marie Perouse de Montclos, Editions du Patrimoine, 2004

L'œuvre de Soufflot à Lyon, collectif, Presses Universitaires de Lyon, 1982

Associations - sites

Les amis de Soufflot à la Rivette, 17 montée des Forts, 69300 Caluire et Cuire, président Clément Michal

Sauvegarde de Soufflot et du patrimoine mâconnais, 5 bd général Leclerc, 71000 Mâcon, président Roland Tavel

Site de Pascal Coupot : <https://sites.google.com/site/pascalcoupotsculpteur/>

Site de l'association *De Condate à Lyon Confluence* : <http://www.dclc.fr/>

Rédaction de ce bulletin : Martine Dupalais, Michel Locatelli, Jean-Louis Pavy, Jean-Pierre Philbert

Conception et réalisation : Jean-Pierre Philbert et Éliane Vernet

Photos : Pascal Coupot, Martine Dupalais et SEL

SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON <i>www.lyonembellissement.com</i>			 SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON	Cotisation : 30 €
Président d'Honneur : Jean-Paul DRILLIEN Membre d'Honneur : Raymond MOTTE				
Président Jean-Louis PAVY jeanlouispavy@yahoo.fr Tél : 04 72 16 07 14	Secrétaire Général Michel LOCATELLI locatelli.michel@laposte.net Tél : 04 78 76 84 32	Trésorier Gérard GALLIC ggallic@free.fr Tél : 04 37 48 40 66	Siège : MAISON de l'ENVIRONNEMENT 14 avenue Tony Garnier, 69007 LYON N° SIREN : 322 521 196 N° SIRET : 322 521 196 00020 Directeur de la publication : J. L. PAVY	